

s'est aussi diversifiée et au-delà des spécimens eux-mêmes, ce sont maintenant les données génomiques mais aussi numériques qu'il faut considérer. Ces collections sont par ailleurs un fabuleux outil de partage de la connaissance. Petits et grands s'émerveillent toujours des curiosités de la nature dont certaines sont présentées dans cet ouvrage. Je pense par exemple à l'Helicoprion, grand prédateur marin muni d'une impressionnante spirale dentaire, qui a vécu il y a environ 180 millions d'années et qui étonne les scientifiques depuis 120 ans ; ou encore à « l'étonnante physiologie du rat-taupo, ce rongeur qui ne vieillit pas » et au blob devenu récemment un modèle original de cognition primaire unicellulaire. À travers ces exemples, c'est le rôle éducatif des musées qui est discuté et l'ouvrage montre comment la transmission par l'émerveillement est un élément primordial du partage des savoirs car : « Cette émotion provoque l'attention et devient fixatrice de mémoire ». Alors que nous sommes « au bord d'une rupture environnementale majeure » et que nos sociétés, de plus en plus urbaines et numériques, s'éloignent du réel, le rappel que « Les sociétés humaines qui entretiennent des relations symbiotiques profondes avec le règne animal sont peu enclines à tricher » plaide pour une reconnexion au réel, par exemple à travers les sciences participatives qui représentent une pratique essentielle pour la construction du savoir et son partage.

*Last but not least*, l'ouvrage est richement illustré. Chaque chapitre s'ouvre sur une superbe photo sur fond noir et comprend une série d'images et de photographies, voire de graphes scientifiques, illustrant le propos. Des cartes et chronologies de synthèse fort utiles sont rassemblées en début d'ouvrage sur le déplacement de l'Afrique au cours des temps géologiques, la chronologie des variations climatiques depuis le dernier maximum glaciaire en domaine méditerranéen et l'histoire de la domestication des espèces animales et végétales. Ainsi, l'iconographie est l'un des modes d'entrée de cet ouvrage passionnant, dense et foisonnant.

J'ai conscience de passer sous silence des pans entiers de cet ouvrage tant il est fourni et diversifié : de l'importance des océans et la méconnaissance des fonds sous-marins – « Plus d'hommes sont allés sur la lune qu'au point le plus profond des océans » – au concept

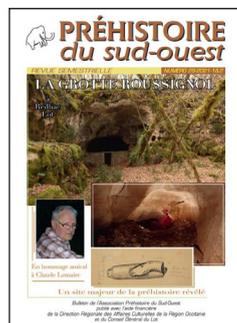
« d'une seule santé » des espèces et des écosystèmes, mais sa richesse est difficile à réduire à quelques pages.

S'il fallait résumer cet ouvrage en un seul mot, c'est celui de « diversité » qui me vient à l'esprit, qu'elle soit biologique, géologique ou culturelle ou qu'il s'agisse de la diversité des modèles, des approches ou des champs disciplinaires. Ainsi, « à contrecourant des tendances à l'hyperspécialisation qui s'expriment chez les partisans du tout-nucléaire ou du véganisme » (Vigne, p. 259), c'est cette diversité, formidable réservoir d'adaptation, qui nous est contée dans cet ouvrage nous permettant de mieux la comprendre pour la préserver.

## Références bibliographiques

- BON F. (2009) – *Préhistoire. La fabrique de l'homme*, Paris, Seuil, 339 p.
- COPPENS Y., PICQ P. (2001) – *Aux origines de l'humanité. De l'apparition de la vie à l'homme moderne*, Paris, Fayard, 649 p.
- DESCOLA P. (2005) – *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 623 p.
- GALLAY A. (1999) – *Comment l'homme ? A la découverte des premiers Hominidés d'Afrique de l'Est*, Paris, Errance/Genève, Géo-découverte, 408 p.
- GAUTHIER-CLERC M. (2019) – *La belle histoire de la vie*, Adapt édition, 384 p.
- GOULD S. J. (1993) – *Le livre de la vie*, Paris, Seuil, 256 p.
- LEVREL H., MISSEMER A. (2023) – *L'économie face à la nature. De la prédation à la coévolution*, Paris, Les Petits Matins/Institut Veblen, 256 p.
- MICHEL F. (2008) – *Le Tour de France d'un géologue. Nos paysages ont une histoire*, BRGM Editions/Delachaux et Niestlé, 383 p.
- PARKER S. (2018) – *Évolution. La grande histoire du vivant*, Delachaux et Niestlé, 567 p.
- PICQ P., COPPENS Y. (2001) – *Aux origines de l'humanité. Le propre de l'homme*, Paris, Fayard, 561 p.

**Martine REGERT**  
CNRS, UMR 7264 CEPAM



**COLLECTIF (2021)** – « La grotte Roussignol à Reilhac (Lot) un site majeur de la préhistoire lotoise révélé. Hommage à Claude Lemaire », *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 29.

Qui n'a jamais entendu parler de la grotte Roussignol dans le Lot ? Peut-être alors connaissez-vous la grotte de Reilhac,

publiée en 1889 par Émile Cartailhac et Marcellin Boule ? Un collectif de chercheurs s'est réuni au sein du 29<sup>e</sup> bulletin de la revue *Préhistoire du Sud-Ouest* pour réveiller

cent trente ans après, un nouvel intérêt pour ce site majeur de la Préhistoire fouillé trop tôt. En ouverture, Marina Escolà et Yanik Le Guillou rappellent au travers d'un subtil hommage, qu'après sa courte période de gloire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (voir *infra*), les travaux sur ce site ont été poursuivis et qu'une part importante du récolement des archives est l'œuvre de Claude Lemaire, préhistorien qui s'est passionné pendant cinquante ans sur cette cavité. Il a ainsi réuni pendant des années des informations orales, écrites et du mobilier redécouvert dans différents musées ou à même le sol et au-devant de la cavité. Toutes ces données éparses et fragiles ont ainsi pu être sauvées et conservées notamment au musée de Cabrerets.

La grotte Roussignol est un site martyr. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le devant de la grotte puis la cavité elle-même sont progressivement vidés de leurs sédiments pour amender une parcelle cultivée en contrebas. Puis, l'attrait financier joue ensuite un rôle d'accélérateur motivant le propriétaire à vendre des ossements et des dents pour intéresser le marché des phosphates et du charbon d'os (le « noir animal » servant également d'engrais), à louer la grotte à des « piocheurs » (*sic*), comme il le fera avec certains préhistoriens ou de riches passionnés, et enfin de vendre directement des objets à des particuliers ou des musées. En 1889, année de la publication de Cartailhac et Boule, du matériel archéologique est présenté à Paris lors de l'Exposition universelle et du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique. La grotte Roussignol vit alors son heure de gloire avant de plonger dans l'oubli. Jusqu'aux années 1960, le site est la proie de collectionneurs qui viennent glaner des objets au sein des terrains désormais remaniés. Les auteurs font d'ailleurs le point sur la dispersion des collections. M. Escolà présente ensuite l'histoire des deux publications de référence datées de 1889, à savoir la monographie signée par Émile Cartailhac et Marcellin Boule et deux articles de Félix Bergougnoux parus dans le bulletin de la Société des Études du Lot sur la grotte des Pouzats, autre nom donné au site. Illustré par des archives épistolaires et photographiques, on y découvre notamment les relations parfois conflictuelles mais courtoises entre le jeune M. Boule et E. Cartailhac et à travers ces échanges, sa conviction pour terminer ce travail, et ce en particulier autour de la question du Hiatus (« les niveaux à Lapin »), M. Boule ayant pu observer la fouille contemporaine que mène Édouard Piette au Mas d'Azil...

Mais que peut nous révéler encore aujourd'hui la grotte ? Après une présentation du cadre géomorphologique et des caractères géologiques de cette cavité creusée dans des calcaires du Jurassique, les auteurs actualisent les données topographiques. Ils décrivent également une dizaine de lambeaux de couches en place clairsemés à des altitudes différentes (4 m de puissance maximale) et suivant des dynamiques sédimentaires variées. En croisant ces observations actuelles avec les quelques archives disponibles, les auteurs proposent une évolution de la cavité au cours des occupations humaines entre le Paléolithique moyen et la Protohistoire. L'occupation du Moustérien serait plutôt centrée au niveau de l'avant-grotte. Le Paléolithique supérieur et final représente l'essentiel des occupations préhistoriques de la cavité avec un changement dans la dynamique sédimentaire entre le Magdalénien et l'Azilien. Des couches cendreuseuses et riches en escargots marquent le Mésolithique et le sommet de la séquence est composé de témoins du Néolithique et protohistoriques.

André Morala présente les données de l'industrie lithique à partir des collections réunies au musée de Cabrerets et de collections ponctuelles. De nombreux objets permettent d'étayer l'hypothèse d'un Moustérien associant ici (hors contexte stratigraphique donc) plusieurs caractères techniques (Discoïde, Levallois, encoches et denticulés). S'ensuit une présentation de la séquence quasi-complète des grandes entités taxinomiques du Paléolithique supérieur

à partir de la diagnose des différents « fossiles-directeurs » reconnus par la communauté : Aurignacien, Gravettien, Solutréen, Badegoulien, Magdalénien, Azilien voire même Laborien. La séquence holocène livre du Mésolithique ancien et récent, du Néolithique final et des témoins protohistoriques. Dans la contribution suivante, Jean-Christophe Castel livre un aperçu archéozoologique à partir des collections de restes fauniques issues des déblais. Au regard de contextes locaux livrant un cadre chronostratigraphique aux espèces chassées, il est possible de relever de grandes tendances sans pouvoir aller plus loin. L'exemple du lapin permet en revanche de proposer des comportements économiques attribuables aux communautés de l'Azilien, bien connues dans les causses pour leur consommation de cet animal. Un chapitre est également dédié aux quelques restes humains (M. Escolà) documentant plusieurs individus dont certains possiblement rattachés à l'Azilien. Les pièces d'industries osseuse présentées par Edmée Ladier (moins de 200 éléments) ne représentent qu'une faible part de l'ensemble originel. Pour le Paléolithique supérieur, les témoins diagnostiques renvoient à l'Aurignacien et au Magdalénien moyen et supérieur. Pour l'Azilien, une vingtaine de harpons plats représentent une part seulement de ce qui a dû constituer la plus importante collection régionale. Enfin, malgré l'évidence d'une disparition préférentielle des « beaux objets décorés », quelques pièces permettent de proposer des liens avec des sites régionaux du Magdalénien notamment. Sur ce thème, Michel Lorblanchet présente un galet plat qui, par sa forme naturelle mais également des modifications anthropiques discrètes, est interprété comme une « statuette féminine paléolithique », pouvant être attribuée au Gravettien ou au Magdalénien. Pour la Protohistoire, des tessons de céramique permettent à E. Ladier de proposer des occupations de communautés du Bronze moyen et possiblement du Bronze final.

En définitive, le collectif réuni pour cette monographie (cf. « L'équipe Roussignol ») propose une synthèse mettant en perspective certains résultats obtenus malgré un contexte extrêmement défavorable lié à l'exploitation économique du site et à la faible représentativité des collections (1/1000<sup>e</sup> du corpus initial ?). Certes, ce n'est pas un cas unique, mais la séquence redessinée ici à partir des bribes de témoignages oraux et de multiples vestiges ainsi recontextualisés, s'appuie sur une bibliographie riche et actualisée, faisant de la séquence de la grotte Roussignol un segment temporel de près de 50 000 ans d'occupations humaines, soit l'une des plus longues séquences préhistoriques quasi-continues pour le Quercy. Réveillant le souvenir de cette incroyable histoire d'un site détruit, exposé à Paris et participant à la création de la Préhistoire, puis tombé dans l'oubli, certains lecteurs pourraient rester sur leur faim tant l'absence de contexte stratigraphique est rédhibitoire. Toutefois, des perspectives de recherches sur ce site demeurent avec en outre, une forte probabilité de niveaux du Paléolithique moyen conservés ou encore la possibilité de dater directement des objets particuliers en matière dure animale...

**Mathieu LANGLAIS**  
CNRS, UMR 5199 PACEA